

# Le passé dans la conversation intergénérationnelle<sup>1</sup>

## Introduction<sup>2</sup>

Dans le cours d'histoire de Simone Seiler<sup>3</sup>, âgée de douze ans, depuis un certain temps déjà, le sujet de la Shoah est abordé. Dans une interview, elle raconte à ce propos : « Oui, je trouve ça même super intéressant, car la Préhistoire on l'a déjà vue et le Moyen Âge aussi. D'abord, on avait la Préhistoire, puis le Moyen Âge, puis on passe quelques générations, ça doit aussi avoir sa logique. Donc maintenant on voit ce sujet-là. Oui. C'est chouette. »

Pas seulement dans son cours d'histoire, dans d'autres matières Simone est également confrontée à ce sujet. En « sciences de la vie et de la terre », on parle des Jeunesses hitlériennes et au cours d'allemand la classe lit « Mon ami Frédéric » de Hans-Peter Richter. Les élèves doivent surligner les « passages clefs » au marqueur et rédiger un résumé pour chaque chapitre. Simone trouve que c'est « hyper méchant » ce qu'on fait subir à Frédéric, l'écolier juif, mais cela la préoccupe aussi énormément que la famille de Hans, l'écolier non juif, fût pauvre et qu'il ait « reçu un minuscule cornet pour son premier jour d'école et que Frédéric en ait reçu un énorme ».

Simone sait au sujet d'Hitler « qu'il a écrit un livre là, mais je ne sais plus comment ça s'appelle. Oui, et puis ils ont raconté qu'en 1928 le parti nazi n'avait que 2,6 ou 2,4 % des voix et qu'en 1930, il en avait déjà 34,6 ou un truc du genre. Les gens ont voté pour Hitler, ils ne le connaissaient pas encore du tout, peut-être parce qu'ils ont dit : oui, il est si bon, il nous promet du travail, de la nourriture et aussi des congés et de la sécurité. Il a peut-être attiré les gens et après ils sont allés là-bas. »

On constate que Simone dispose d'une connaissance factuelle importante sur l'histoire de la période avant et pendant le nazisme : elle connaît les années, les résultats des votes et des noms de personnes. À un autre moment de l'interview, elle raconte en détail l'inflation et l'époque de la crise économique mondiale et elle sait qu'avec « les Juifs », des « choses horribles » se sont passées, qu'elle n'arrive même pas à s'endormir quand elle a lu quelque chose à ce sujet : « Disons que j'ai retenu une partie, ils devaient être épouillés, mais ça, ils ne l'ont dit que comme ça, et après on les mettait dans des espèces de douches et là on les gazait. Mais je n'arrive pas vraiment à bien m'imaginer le truc avec le gazage. »

Simone sait que son grand-père a fait la guerre, mais elle a du mal à s'imaginer « qu'il a vécu à l'époque d'Hitler. Ça vraiment je n'arrive pas à le croire. Enfin, oui, j'y arrive, mais je n'arrive pas à me l'imaginer. » Grâce à des conversations avec son grand-père (qui fut élève dans les napolas, soldat dans l'unité de la Waffen-SS et dans la division des Leibstandarte-SS Adolf Hitler), elle sait qu'en cas d'attaques aériennes les Allemands « devaient toujours éteindre la lumière le soir, ou bien l'éteindre ou bien l'allumer, mais je crois éteindre comme ça les agresseurs ne voyaient pas trop bien. En fait, je trouve ça un peu bête. Et aussi les Juifs ne pouvaient plus sortir de chez eux à partir de 18 h et devaient au besoin dormir chez des amis. »

On peut donc affirmer que Simone dispose d'une connaissance sur l'histoire, qui ne trouve pas uniquement son origine dans les sources d'informations que lui livre son école, mais également dans les récits d'événements qui circulent dans sa famille peut-être au passage, peut-être délibérément. C'est pourquoi Simone avait l'impression qu'elle « connaissait » déjà certaines choses à propos du « Troisième Reich » même avant qu'on lui en parle à l'école : « Donc, cette croix gammée, je ne sais pas, ça me paraissait tellement familier. Déjà quand j'avais vu Hitler pour la première fois, d'une

---

<sup>1</sup> Traduction de deux chapitres de l'ouvrage, inédit en français : Harald Welzer, Sabine Moller, Karoline Tschuggnall, "Opa war kein Nazi". *Nationalsozialismus und Holocaust im Familiengedächtnis*, Frankfurt, Fischer Verlag, 2002, 246 p. (ISBN 978-3-59615515-6)

<sup>2</sup> Introduction de l'ouvrage.

<sup>3</sup> Un pseudonyme a été attribué à toutes les personnes interrogées.

certaine manière ça me paraissait familier. D'une certaine manière, j'ai déjà vu ça quelque part, peut-être dans le journal. »

Ainsi, les connaissances historiques de Simone se construisent à partir de sources très variées, et l'on a le sentiment que cela lui paraît très compliqué de rassembler l'abondance d'informations en une image consistante, notamment pour ce qui est de la persécution des Juifs : « Je dois avouer sincèrement que je n'ai pas compris pourquoi ils étaient poursuivis en fait. J'ai déjà posé plusieurs questions à ce sujet, mais je n'ai jamais obtenu de réponse satisfaisante. Et donc maintenant, je ne comprends toujours pas comment tout ça a commencé. Car je n'arrive pas à m'imaginer. Je sais qu'à l'époque de Jésus les Juifs étaient déjà persécutés, mais il y a aussi eu le Moyen Âge entre temps. S'il n'y avait pas eu le Moyen Âge, alors j'aurais peut-être pu comprendre, mais au Moyen Âge, avec les chevaliers, les châteaux forts et tout ça, les Juifs n'ont vraiment pas leur place, comme si c'était un décalage temporel, oui, non, ça ne va pas du tout. Et je ne sais même pas non plus comment la guerre a commencé en fait, pourquoi se font-ils la guerre ? D'une certaine façon, Adolf Hitler voulait se venger d'eux et puis, d'une certaine façon, ça a recommencé depuis le début, je crois. »

La conversation avec Simone Seiler montre que les enfants connaissent étonnamment de nombreuses choses sur l'histoire et, parallèlement, que leurs connaissances trouvent leur origine dans des sources très variées et que beaucoup d'éléments leur semblent familiers quand ils entendent parler au cours d'histoire ou d'allemand à l'école. À vrai dire, actuellement il est encore peu étudié de quelles sources se nourrit le savoir historique, comment se compose les conceptions et les images des hommes sur le passé grâce aux différents décors tirés de sources disparates tels les manuels d'histoire, les films et l'expérience personnelle ou comment les informations apprises dans la propre famille se comportent par rapport à celles apprises dans le cadre scolaire. En outre, on connaît également peu sur la manière dont l'histoire est assimilée, sur la manière dont les écoliers ou les jeunes se forgent une image du passé qui leur semble plausible et sensée<sup>4</sup>.

« La théorie, on l'apprend à l'école et les exemples, on les entend chez notre grand-mère. » Cette phrase vient d'un autre écolier, Dietmar Schwaiger qui est né en 1983. Sa remarque fait entendre une différence quant au savoir historique, qui est peu souvent pris en considération, à savoir une différence entre une connaissance cognitive de l'histoire et une représentation émotive du passé. Au niveau des souvenirs liés à l'émotion, des forces d'engagement et de la fascination vis-à-vis du passé national-socialiste semblent pouvoir se développer et s'obtenir. Celles-ci n'ont bizarrement pas de lien avec les connaissances sur cette période, et ce, au-delà des générations. Métaphoriquement, il existe à côté d'une « encyclopédie » basée sur les connaissances du passé nazi un autre système de référence émotionnel plus significatif pour l'interprétation de ce passé : un système comprenant aussi bien des personnes concrètes – parents, grands-parents, parents éloignés – que des lettres, des photos et des documents personnels sur l'histoire familiale. Cet « album » du « Troisième Reich » est illustré par la guerre et l'héroïsme, la souffrance, la privation et la victimisation, la fascination et la mégalomanie à la différence de l'« encyclopédie » qui est quant à elle illustrée par les crimes, la marginalisation et l'extermination.

Étant donné que, comme l'a un jour formulé Raul Hilberg, la Shoah est histoire de famille en Allemagne, « encyclopédie » et « album » sont rangés l'un à côté de l'autre dans la bibliothèque du salon, et les membres de la famille ont le devoir commun de faire coïncider les éléments contradictoires des deux ouvrages. Ce devoir s'accomplit la plupart du temps par l'attribution d'un

---

<sup>4</sup> L'Américain Sam Wineburg, professeur de didactique de l'histoire formula à ce propos : « Plusieurs éléments démontrent réellement que les représentations forgées dans l'esprit des écoliers sont issues de lieux qui ont très peu affaire avec l'école : à savoir les médias, la culture de masse, l'église et la maison. Avant de déplorer l'inconvenance de ces images historiques, nous devrions d'abord nous demander comment elles se créent et comment, plus encore que les contenus des cours d'histoire scolaires, elles se fixent dans les connaissances historiques. Les enquêtes sont en mesure de nous révéler ce que les écoliers ne savent pas. En revanche, elles nous laissent complètement incertains en ce qui concerne ce qu'ils savent et d'où émanent leurs informations. » Sam Wineburg, « Sinn machen : Wie Erinnerung zwischen den Generationen gebildet wird », in Harald Welzer (éd.), *Das soziale Gedächtnis. Geschichte, Erinnerung, Tradierung*, Hambourg, 2001, p. 179-204, ici p. 181.

rôle aux parents, ou aux grands-parents, qui les dispensent de ce qui est répertorié dans l'« encyclopédie ». Un moyen pour procéder à l'élaboration de ce passé (à côté de beaucoup d'autres) est l'entretien en famille grâce auquel des images historiques sont créées et garanties *en passant* et qui conviennent à tous les membres de la famille<sup>5</sup>.

L'hypothèse que le savoir historique possède une dimension cognitive et une dimension émotive est renforcée par le fait que la mémoire humaine fonctionne moyennant des systèmes différents pour les souvenirs cognitifs et émotifs. La démonstration la plus significative se trouve dans les récits racontés, avec des yeux scintillants, par les personnes appartenant à la génération des témoins de l'époque, qui ont « assumé » leur passé et qui ont une attitude extrêmement critique envers l'histoire national-socialiste, sur « leur époque » ou sur leur expérience dans les Jeunesses hitlériennes ou dans l'armée de l'air. L'évidence avec laquelle les témoins de l'époque replongent dans la « belle époque » révèle clairement que la différence entre l'expérience historique émotive significative et la connaissance cognitive acquise est lourde de conséquences pour la transmission du passé : c'est-à-dire que les images et conceptions du passé nazi véhiculées dans les familles sont différentes de celles transmises dans les écoles ou dans les médias.

L'étude, « transmission orale de la connaissance historique », menée sur plusieurs générations par la fondation Volkswagen, a donc tenté de répondre aux questions suivantes : que se rappellent les Allemands « ordinaires » du passé nazi ? Comment en parlent-ils ? Quels éléments sont rapportés par la transmission orale aux générations des enfants et des petits-enfants ? Dans quarante conversations en famille et 142 interviews<sup>6</sup>, les membres des familles ont été interrogés individuellement et en groupes sur des histoires vécues et rapportées du passé nazi<sup>7</sup>.

---

<sup>5</sup> Cf. Daniel L. Schachter, *Searching for Memory. The Brain, the Mind & the Past*, New York, 1996 ; Joseph E. Le Doux, *Das Netz der Gefühle. Wie Emotionen entstehen*, Stuttgart, 1998 ; Harald Welzer, « Erinnern und weitergeben. Überlegungen zur kommunikativen Tradierung von Geschichte », in *BIOS*, 1998, p. 155-170 ; Olaf Jensen et Torsten Koch, *Nationalsozialismus und Holocaust im Familiengespräch. Eine Inhaltsanalyse von Mehrgenerationeninterviews*, Hanovre, 2002 (à paraître) ; Harald Welzer, « Das Interview als Artefakt. Zur Kritik der Zeitzeugenforschung », in *BIOS*, 2000, p. 51-63 ; Harald Welzer et Hans J. Markowitsch, « Umriss einer interdisziplinären Gedächtnisforschung », in *Psychologische Rundschau*, n° 52, 2001, p. 205-214.

<sup>6</sup> Pour leur collaboration engagée, nous remercions particulièrement Erika Rothärmel et tous les étudiants qui ont participé aux enquêtes et aux dépouillements. Parmi ceux-ci : Bernd Bauerochse, Angelika Kompmann, Céline Puls et Marzena Voss.

<sup>7</sup> Les interviews des témoins de l'époque ont tous été introduits par la question suivante : « Y a-t-il des événements prégnants de l'époque nazie dont vous vous rappelez particulièrement ? » Les membres des générations successives ont été priés de rapporter ce que leurs parents ou leurs grands-parents leur ont raconté de l'époque du « Troisième Reich ». Au fil des interviews, si les personnes interrogées n'abordaient pas spontanément ces thèmes, nous leur demandions de nous faire part de leurs représentations de la persécution du peuple juif, de la « nuit de cristal », de leurs expériences des manifestations de propagande, des organisations nazies et de la guerre. Les entretiens familiaux furent engagés par un montage de dix minutes de films amateurs des années 1930 et 1940 qui faisait office d'introduction à la discussion thématique (cf. p. 213 sq.). Les interviews et entretiens familiaux duraient entre vingt et 240 minutes. Les interviews des témoins de l'époque et les entretiens familiaux étaient généralement plus longs que les interviews des enfants et des petits-enfants. Le matériel fut retranscrit intégralement et dépouillé selon une procédure à deux niveaux : premièrement, sur la base d'une interprétation herméneutique et extensive des retranscriptions de trois familles présentant des contrastes ; et deuxièmement, des systèmes de catégories furent établis, à l'aide du processus d'« analyse herméneutique de dialogues », afin de dépouiller le contenu de manière analytique. Cf. Harald Welzer, « Von Fehlern und Daten. Zur Rolle des Forschers im interpretativen Paradigma », in *Psychologie und Gesellschaftskritik*, n° 14, 1990, p. 153-174 ; *Id.*, *Transitionen. Zur Sozialpsychologie biographischer Wandlungsprozesse*, Tübingen, 1993 ; *Id.*, « Ist da sein Hörspiel ? Methodologische Anmerkungen zur interpretativen Sozialforschung », in *Soziale Welt*, 1995, p. 182-196 ; *Id.*, « Hermeneutische Dialoganalyse. Psychoanalytische Epistemologie in sozialwissenschaftlichen Fallanalysen », in Gerd Kimmmerle (éd.), *Zur Theorie der psychoanalytischen Fallgeschichte*, Tübingen, 1998, p. 111-138 ; *Id.*, « Das Interview als Artefakt. Zur Kritik der Zeitzeugenforschung », *op. cit.* Ensuite, la totalité du matériel fut codifié et dépouillé à l'aide du programme WinMAX. La combinaison d'une procédure herméneutique et d'analyse de contenu assistée informatiquement permet de traiter un nombre important de données pour une étude qualitative et de malgré tout laisser parler

Au total, 2 535 histoires sont racontées dans ces interviews. Bon nombre d'entre elles se transforment tellement de génération en génération, que les antisémites deviennent des résistants et les agents de la Gestapo des protecteurs de Juifs. Dans les entretiens, on trouve deux exemples où les témoins de l'époque racontent à leur famille des meurtres qu'ils ont commis, et l'on trouve des récits d'exécutions, mais tout cela ne laisse aucune trace dans les interviews individuels des enfants ou petits-enfants ; c'est comme s'ils n'avaient pas entendu ces récits. En revanche, ils utilisent jusqu'au moindre indice pour démontrer que leurs grands-parents ont fait quelque chose de « bien », afin d'inventer des versions du passé dans lesquelles ces derniers apparaissent comme des personnes intègres et bonnes.

Tous ces phénomènes font référence au fait que le passé, par le biais du processus de transmission intergénérationnelle, est projeté dans le présent de manière très vivante, et l'on ne doit même pas chercher de manière psychanalytique une dimension de fond de ce genre de contenu latent du passé pour trouver des images et des représentations du passé dans les interviews et dans les conversations familiales qui sont hautement efficaces pour le développement d'orientations actuelles et d'opinions politiques. D'un point de vue théorique, la connaissance historique étroitement la relation entre l'interprétation du passé, la compréhension du présent et les perspectives d'avenir<sup>8</sup>, le passé n'atteignant jamais de manière « authentique » le présent, mais toujours « en pénétrant » « la conscience en tant que reconstruction élaborée, sélectionnée et interprétée<sup>9</sup>. » À l'avant de cet arrière-plan, il convient de préciser que la présente étude sur la transmission du passé allemand dans la conversation intergénérationnelle, n'est pas axée sur le passé, mais bien sûr le présent : à savoir, sur la manière dont le nazisme et la Shoah sont représentés dans la mémoire familiale allemande et si les communautés de mémoire, telle la famille, présentent une autre connaissance de l'histoire, d'autres images du passé et, avant tout, un autre cadre pour leur interprétation que la « mémoire culturelle ». Jan Assmann a tout d'abord défini la « mémoire culturelle » comme un « terme générique désignant toutes les connaissances qui guident les agissements et le vécu d'une société dans un cadre spécifique d'interactions et qui se perpétuent de génération en génération par une initiation et un entraînement répétés<sup>10</sup>. » Par ailleurs, Assmann oppose ce terme générique à la « mémoire communicative ».

La « mémoire communicative » existe en tant que pratique active dans la zone de tension de l'interprétation du passé par des individus et des groupes. La « mémoire communicative » est, en comparaison à la « mémoire culturelle », une espèce de mémoire à court terme de la société ; elle est liée à l'existence des porteurs et des transmetteurs d'expériences vivants et comprend environ 80 années, à savoir trois à quatre générations. L'horizon du temps de la « mémoire communicative » se déplace en fonction et « en même temps que le point du présent. La mémoire communicative ne connaît pas de point de repère dont le présent progressif se lierait à un passé de plus en plus étendu<sup>11</sup>. » On ne peut atteindre une fixation durable du contenu de cette mémoire que par la « formation culturelle », c'est-à-dire par une communication organisée et cérémonielle du passé. Alors que la « mémoire communicative » est caractérisée par la proximité du quotidien, la « mémoire

---

le matériel par lui-même. Par ailleurs, ce processus permet également un dépouillement à la fois numérique et statistique sur le plan descriptif. Pour la procédure méthodologique, cf. Olaf Jensen et Torsten Koch, *Nationalsozialismus und Holocaust im Familiengespräch. Eine Inhaltanalyse von Mehrgenerationeninterviews*, op. cit. ; Olaf Jensen, « Zur gemeinsamen Verfertigung von Texte in der Forschungssituation », in *Forum Qualitative Sozialforschung/Forum : Qualitative Social Research* (Journal en ligne). Disponible à l'adresse suivante : <http://qualitative-research.net/fqs>, n° 1, 2000, 32 paragraphes.

<sup>8</sup> Cf. Jörn Rüsen, « Strukturen historischer Sinnbildung », in Werner Weidenfeld (éd.), *Geschichtsbewußtsein der Deutschen. Materialien zur Spurensuche einer Nation*, Cologne, 1987, p. 52-64 ; *Id.*, *Historisches Lernen, Grundlagen und Paradigmen*, Cologne/Weimar/Vienne, 1994.

<sup>9</sup> Karl-Ernst Jeismann, « Geschichtsbewußtsein », in Klaus Bergmann *et al.* (éd.), *Handbuch der Geschichtsdidaktik*, Düsseldorf, 1979, p. 42-45, ici p. 42.

<sup>10</sup> Jan Assmann, « Kollektives Gedächtnis und Kulturelle Identität », in *Id.* et Tonio Hölscher (éd.), *Kultur und Gedächtnis*, Francfort-sur-le-Main, 1988, p. 9-19, ici p. 9.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 11

culturelle » est en revanche marquée par l'éloignement de celui-ci. Elle s'appuie sur des points de repère qui ne se déplacent justement pas avec le présent, mais qui sont lourds de conséquences et significatifs, et tenus « en éveil » par une « formation culturelle (textes, rites, mémoriaux) et une communication institutionnalisée (récitations, célébrations, réflexions)<sup>12</sup>. » Selon Assmann, la « mémoire culturelle » est « l'existence particulière pour chaque société et pour chaque époque de ses textes, de ses images et de ses rites réutilisés (...), dont le "maintien" permet la stabilisation et la transmission de leur image propre, une connaissance partagée collectivement, de préférence (mais pas exclusivement) sur le passé, sur laquelle un groupe fonde la conscience de son unité et de sa particularité<sup>13</sup>. »

Voilà pour ce qui est de la définition classique. Cependant, la « mémoire communicative » serait trop précise pour comporter l'accord obstiné des membres de la famille sur ce qu'il considère comme leur propre passé, et la mémoire familiale, sur laquelle nous nous concentrerons de manière plus détaillée dans le chapitre suivant, serait ainsi un domaine faisant partie de la « mémoire communicative » et, selon nous, même un domaine central. Il s'agit d'une mémoire vivante dont les critères de vérité sont orientés en fonction de la loyauté et de l'identité du « groupe-nous ».

Et pour anticiper d'emblée : les résultats de notre projet montrent que la transmission orale des représentations et des images du passé, dans les entretiens en famille et dans des milieux sociaux plus étendus, prépare manifestement le cadre de la façon dont les connaissances historiques apprises seront interprétées et utilisées. Dans ce sens, les résultats mettent avant tout en lumière la raison pour laquelle les programmes d'apprentissage sur le passé nazi, en comparaison à la persistance des représentations romancées et enjolivées, ne transmettent rien même quand ils fonctionnent. Étant donné que les résultats de sondage ne laissent que peu de place au doute sur le fait que ce sont particulièrement les plus jeunes générations qui disposent d'informations étendues sur l'histoire du « Troisième Reich » et de la Shoah<sup>14</sup>. Mais que cela signifie-t-il quant à l'utilisation de ce savoir ? Il semble paradoxalement que c'est justement l'explication menée à bien des crimes perpétrés dans le passé qui génère le besoin auprès des enfants et des petits-enfants de placer les parents et les grands-parents dans l'horrible univers nazi de manière à ne faire planer aucune ombre de cette abomination sur ces derniers.

En outre, on peut, comme l'a fait Bernd Siems, âgé de 21 ans, tirer les conclusions suivantes des documents sur les congrès du parti du Reich : « Mais c'était trop la classe la manière dont ils y sont arrivés ! La manière dont tout le monde a crié "Heil Hitler" ou "Sieg Heil" ! Et cet enthousiasme des gens rend en quelque sorte la force de ce peuple fascinante. Parce qu'ils ont tous eu peur de nous ! » Le document le plus bouleversant en rapport avec le savoir et son utilisation nous est parvenu sous forme d'une lettre rédigée par un proviseur de lycée né en 1943 qui, dans sa thèse sur le passé nazi, nous fournit notamment l'information suivante : « Les travailleurs immigrés (sept à dix millions), en travaillant pour Hitler, ont contribué à la prolongation de la guerre jusqu'en mai 1945. [...] Pour chaque Juif tué (six millions), l'Allemagne a perdu plus d'un ressortissant (huit à neuf millions). »

Notre étude repose méthodologiquement sur le principe du « téléphone sans fil », donc sur ce jeu d'enfants. L'histoire d'origine est transmise en chuchotant à la deuxième, troisième, quatrième, cinquième personne. Au fil des participants, elle se transforme de plus en plus pour finalement contenir une nouvelle intrigue ou arriver totalement estropiée au destinataire. Le charme de ce jeu est justement le fait que chaque participant s'approprie l'histoire selon ce qui fait sens pour lui – la manière, dont il le comprend le mieux – et la transmet sous cette forme. Une chose similaire, comme

---

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 12

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 15

<sup>14</sup> Ainsi, l'enquête représentative d'Alphons Silbermann et Manfred Stoffers prouve que le terme « Auschwitz » n'évoque rien uniquement pour 4,3 % de tous les Allemands âgés de plus de quatorze ans. 73,7 % de ceux-ci considèrent la mémoire d'« Auschwitz », en tant que synonyme des crimes nazis, comme essentielle par considération pour les victimes et afin d'empêcher qu'« une telle chose » ne se reproduise. Cf. Alphons Silbermann et Manfred Stoffers, *Auschwitz: Nie davon gehört ? Erinnern und Vergessen in Deutschland*, Berlin, 2000.

cela sera démontré dans cet ouvrage, se produit dans la communication intergénérationnelle. Et notre façon de formuler les questions s'oriente sur le fait de savoir quelles histoires du « Troisième Reich » sont contées dans chaque génération, la manière dont ces histoires sont élaborées ensemble dans les conversations familiales, quels éléments de décor et quels éléments particuliers sont transmis et lesquels ne le sont pas.

Les familles retenues dans l'échantillonnage représentent, à deux exceptions<sup>15</sup> près, des familles allemandes qu'on imagine « ordinaires ». C'est-à-dire que nous avons consciemment évité d'impliquer des familles qui comptent en leur sein des coupables, dans le sens juridique du terme, significatifs de la Shoah. Que des personnes interrogées qui témoignaient franchement de meurtres, à considérer juridiquement comme des crimes de guerre, s'y sont tout de même retrouvées s'est seulement révélé dans les entretiens qu'on a eus avec elles. À ce stade, nous pouvons préciser que nombre de noms de personnes interviewées ou de qui l'on parle, apparaissant dans cet ouvrage, ont été modifiés. Et il convient d'affirmer clairement que nous avons affaire – malgré les propos en partie surprenants et effrayants dans les interviews et les entretiens familiaux – à un choix de familles au sein desquelles le passé nazi peut être abordé et est abordé – ce qui n'est absolument pas le cas de toutes les familles allemandes. Dans ce sens, nous avons à faire à un échantillon sélectif. En effet, nous avons parlé à plusieurs reprises à des personnes qui s'attribueraient plutôt une connaissance critique sur la Shoah<sup>16</sup>.

Des premières études multi générationnelles sur le thème du nazisme et de la Shoah<sup>17</sup> qui se sont concentrées sur les victimes et leurs enfants et/ou sur des coupables et leur progéniture, notre étude s'en différencie déjà par le choix des personnes interrogées, et elle s'en différencie également avant tout dans le dépouillement : contrairement aux stratégies d'interprétation inspirées de la psychanalyse de Dan Bar-On, de Ulla Roberts et de Gabriele Rosenthal et aussi des auteurs, dont l'étude multi générationnelle se rapproche peut-être le plus de la nôtre, à savoir « Das Erbe der Napola<sup>18</sup> », nous ne cherchons pas les couches de signification de psychologie profonde qui sommeillent dans les interviews ou les entretiens familiaux, mais nous restons plutôt attachés au texte manifeste et à son contenu communicatif. En d'autres termes, nous portons moins d'intérêt à ce que les gens *ne* disent *pas*, qu'à ce qu'ils disent et l'efficacité de ce qui est raconté dans le processus de transmission intergénérationnel. Notre perspective d'étude s'oriente donc sur la matière et la texture de la connaissance historique du « Troisième Reich », et la seule étude comparable, c'est-à-dire ayant un lien de parenté, qui traite de la transmission familiale de l'histoire

---

<sup>15</sup> Il s'agit ici d'une famille dont le grand-père a survécu à plusieurs camps de concentration et d'extermination, et une autre dont le grand-père fut détenu dans un camp de concentration. Nous avons décidé d'inclure ces familles dans l'étude parce qu'elles pouvaient nous fournir des indices quant aux éléments du passé qui ne sont ni thématiques ni transmis dans les autres familles.

<sup>16</sup> Les familles ont été gagnées par l'effet boule de neige, à savoir sur des informations orales à propos de personnes tierces qui cherchaient, dans leurs entourages, des familles comportant trois générations et qui étaient disposées à participer à une telle étude. Dans l'ensemble, environ 150 familles furent interpellées desquelles 43 ont finalement été interviewées. L'échantillon était en réalité composé de quarante familles, à savoir 182 interviews individuelles et entretiens familiaux, étant donné que pour trois familles des problèmes de mise en œuvre et d'enregistrement ont mené à l'impossibilité d'inclure les interviews dans la sélection. Trente des quarante familles vivent dans les anciens *Länder* et dix dans les nouveaux. Il convient de signaler que la plupart des refus venaient des générations d'enfants alors que les membres des générations de témoins de l'époque et les petits-enfants manifestaient généralement leur intérêt de participer à l'enquête (cf. à ce propos également p. 26 sq.).

<sup>17</sup> Dan Bar-On, *L'héritage du silence. Rencontre avec des enfants du IIIe Reich*, Paris, L'Harmattan, 2005 ; Ulla Roberts, *Spuren der NS-Zeit im Leben der Kinder und Enkel. Drei Generationen im Gespräch*, Munich, 1998 ; Gabriel Rosenthal, *Erzählte und erlebte Lebensgeschichte : Gestalt und Strukturbiographische Selbstbeschreibung*, Francfort-sur-le-Main e.a., 1995 ; Id. (éd.), *Der Holocaust im Leben von 3 Generationen. Familien von überlebenden der Shoah und von Nazi-Tätern*, Gießen, 1997.

<sup>18</sup> Christian Schneider, Cordelia Stillke et Bernd Leineweber, *Das Erbe der Napola. Versuch einer Generationengeschichte des Nationalsozialismus*, Hambourg, 1996.

et les médiateurs quotidiens de la connaissance historique, a été menée par Sam Wineburg<sup>19</sup>. Lui aussi a abouti à la conclusion que ce ne sont pas tellement les écoles ou d'autres institutions de mémoire culturelle qui façonnent les connaissances historiques des jeunes, mais plutôt les conversations quotidiennes en famille et notamment les films<sup>20</sup>.

Les chapitres suivants se penchent tout d'abord sur notre conception d'après la « mémoire familiale », sur les fonctions qu'elle accomplit et sur la façon dont se construit l'élaboration graduelle du passé dans la conversation<sup>21</sup>. Ensuite, nous montrerons dans le troisième chapitre, la manière dont les histoires se transforment au fil des générations pour revêtir un sens totalement nouveau au bout de la chaîne de la transmission orale. Cependant, selon nous, le résultat le plus essentiel est que les générations d'enfants et de petits-enfants au sein des familles allemandes ont une forte tendance à styliser leurs parents et leurs grands-parents en tant que héros de la résistance quotidienne, alors que ces derniers ne leur ont jamais fait comprendre cela. Un autre élément clef de l'histoire rapportée du « Troisième Reich » est la conviction que les Allemands étaient des victimes – victimes de la guerre, de violences, de captivité, de pénurie et de misère. Ce discours de victimisation est exposé en détail dans le quatrième chapitre, dans lequel un autre phénomène, que nous appelons « cadre variable », est abordé : la composition de scènes du passé construites sur des éléments du décor narratifs et visuels, que l'on connaît par des documents sur la persécution et l'extermination de la population juive<sup>22</sup>.

Le cinquième chapitre traite de la matière dans laquelle sont fabriqués les souvenirs de la guerre. Et, il se révèle avec surprise qu'il n'est pas rare que les expériences autobiographiques ne soient pas issues de la « vie réelle », mais qu'elles soient empruntées à des films ou à d'autres sources. Les narrateurs s'y sont tellement identifiés – que ce soit parce qu'ils l'ont raconté maintes fois ou parce que le récit « s'assortit » particulièrement bien au propre récit de vie – qu'elles rappellent une part authentique de l'existence vécue, et sont ressenties comme telles. Le sixième chapitre explique la manière dont les topoï et les modèles d'interprétation définissent les cadres de représentations d'événements appartenant au passé ; la transmission orale de stéréotypes antisémites et racistes méritant une attention particulière.

Dans le septième chapitre, nous comparons la façon de gérer le passé nazi et la Shoah dans les familles de la RFA et dans celles de la RDA. Il en ressort que dans les familles de l'ex-Allemagne de l'Est, le souvenir de l'État de la SED supplante amplement le souvenir du « Troisième Reich ». Cela se reflète dans la comparaison permanente de l'organisation de l'État et de la vie quotidienne, et ce qui conduit entre autres au fait que les ressortissants, notamment les générations d'enfants, se rétractent par rapport aux générations des témoins de l'époque beaucoup plus que leurs congénères d'Allemagne de l'Ouest, étant donné qu'ils ne sont pas parvenus à « empêcher » une dictature. Finalement, le huitième chapitre synthétise une nouvelle fois les résultats essentiels et esquisse une théorie de la transmission orale, qui au-delà de la transmission du passé allemand dans la conversation intergénérationnelle peut également valoir pour la transmission orale communicative du passé dans d'autres sociétés.

Cet ouvrage se fonde sur des entretiens pour lesquels les membres de quarante familles nous ont consacré du temps et nous ont manifesté leur franchise. Nous les en remercions tous très chaleureusement.

---

<sup>19</sup> Sam Wineburg, *Historical thinking and other unnatural acts. Charting the future of teaching the past*, Philadelphia, 2001 ; Sam Wineburg, « Sinn machen : Wie Erinnerung zwischen den Generationen gebildet wird », *op. cit.*

<sup>20</sup> *Ibid.*

<sup>21</sup> Cf. également le chapitre 2.

<sup>22</sup> Harald Welzer, Robert Montau, Christine Plaß, « Was wir für böse Menschen sind ! » *Der Nationalsozialismus im Gespräch zwischen den Generationen*, Tübingen, 1997, p. 145 sqq.

## Remémorer et transmettre

### Esquisse d'une théorie de la transmission orale communicative<sup>23</sup>

« Ils racontaient plein d'inventions ! »

« Je vis plein d'inventions. »

Max Frisch, « Mein Name sei Gantenbein »

#### Mémoire sociale

À Dresde, une conférence scientifique a provoqué un tollé : nombre de Dresdois plus âgés étaient venus assister à la présentation de l'historien Helmut Schnatz sur l'attaque dévastatrice de Dresde en février 1945. Ils se sont indignés contre l'exposé dont la réalité historique ne correspondait pas du tout à un aspect essentiel de leurs souvenirs. Il s'agissait du mythe selon lequel, après la première attaque, des avions volant à basse altitude auraient ouvert le feu sur des civils les 14 et 15 février. Les circonstances qui auraient rendu impossible la tempête de feux causée par les bombardements des avions britanniques, d'approcher des objectifs dans le centre-ville enflammé, a aussi peu convaincu le public que l'analyse méticuleuse de plans d'action de vol et de journaux de bord qui ne fournirent aucune pièce justificative pour l'exactitude des souvenirs dresdois. L'ensemble des témoins de l'époque le perçut comme une agression contre le souvenir qu'ils gardaient des avions de chasse Mustang « gris métallique » et des personnes fuyant désespérément<sup>24</sup>.

Cet exemple ainsi que de nombreux extraits de nos interviews révèlent que, concernant notre question sur la transmission orale communicative de l'histoire, il ne s'agit pas uniquement du souvenir du vécu, mais avant tout de souvenirs, de souvenirs qui furent et sont racontés. La tentative d'esquisser une théorie de la transmission orale communicative porte surtout sur la simultanéité de différents événements, qui se déroulent dans des situations dans lesquelles le passé, selon les termes d'Angela Keppler, est « commis » en communauté.

Les processus suivants se discutent une nouvelle fois au premier plan de notre étude dans une perspective théorique de la transmission orale :

- l'élaboration active et commune du passé dans les conversations.
- Le fait que les auditeurs combrent les vides des histoires racontées et le rôle joué par les schémas culturels dans ce processus.
- L'appropriation du récit en fonction de ce qui fait sens pour les auditeurs (et pour les transmetteurs potentiels).
- Le lien qu'entretient ce sens avec les exigences émotives et normatives imposées par les communautés de mémoire à leurs membres.

Dans le chapitre sur la mémoire familiale et l'élaboration commune du passé dans les conversations, deux constats principaux se sont imposés. Premièrement, les histoires doivent remplir trois critères pour être transmissibles : être ouvertes et fragmentaires, et ainsi offrir de l'espace aux auditeurs afin que ces derniers puissent les compléter et y ajouter des éléments ; être potentiellement associées aux expériences personnelles des auditeurs ; et, finalement, présenter un caractère de vécu en soi, c'est-à-dire avoir une valeur émotive pour l'auditeur. Deuxièmement, il ressort clairement que la mémoire familiale, ou plus généralement la mémoire sociale de communautés de mémoire, est à comprendre en tant qu'unité factice à laquelle les membres se rapportent avec leur version individuelle d'une histoire qu'ils considèrent comme commune à la collectivité. Ce que Halbwachs formule comme suit : « chaque mémoire individuelle est un point de vue sur la mémoire

---

<sup>23</sup> Chapitre 8 de l'ouvrage : Harald Welzer, Sabine Moller, Karoline Tschuggnall, "Opa war kein Nazi", *op.cit.*

<sup>24</sup> *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 20/04/2000, p. 2.

collective<sup>25</sup>. » Chaque membre d'une communauté de mémoire considère de son propre point de vue social et temporel ce qu'il estime être le passé de sa communauté de mémoire, c'est pourquoi il développe nécessairement une version personnelle de ce même passé ; en même temps, toutes ces versions subjectives sont motivées par la fiction, qu'il s'agirait du même souvenir à l'histoire commune, partagée par tous les membres. En outre, on a constaté que l'unité factice ou le contrat implicite de la fiction de la mémoire collective a pour fonction d'assurer la cohérence et l'identité de la communauté de mémoire, entre autres par le fait que ce sont constamment les mêmes histoires qui sont racontées justement parce qu'elles sont déjà connues de tous et représentent, à cet égard, une réassurance permanente de partager son histoire avec les autres membres de son « groupe-nous ».

Toutefois, raconter une histoire n'est pas un processus hermétique, mais, selon Hans Georg Gadamer, « une phase dans l'application d'un processus de communication »<sup>26</sup> à laquelle les auditeurs participent activement. Il convient de souligner que pour cette élaboration commune d'histoires dans la communication intergénérationnelle il n'existe, comme c'est bien connu, pas de communication purement verbale, mais uniquement une communication accompagnée et connotée de gestes, de mimiques, d'expressions paralinguistiques, etc. Différents systèmes de signes et des niveaux variés de procédures de négociations possibles interfèrent dans la situation de conversation. C'est justement pour cette raison qu'une histoire racontée oralement ne se fait pas uniquement connaître en tant que phase d'application d'un processus de compréhension, mais, selon Umberto Eco, en tant que texte dont l'interprétation constitue une partie de sa fabrication<sup>27</sup>.

La pierre angulaire d'une psychologie sociale interactionnelle consiste à parler de la manière dont on s'attend à ce que l'autre personne s'attende à la manière dont on va parler. Toute prise de parole doit donc déjà, de façon anticipative, inclure l'autre personne. Voilà pourquoi le présent du public est un élément constitutif de la formation de chaque récit. Cependant dans la situation de conversation, l'auditeur ne fait pas seulement office de vis-à-vis empirique, mais aussi d'auditeur modèle qui doit suivre les instructions d'un narrateur qui, de manière équivalente, est également un narrateur modèle. En tant que membre d'une autre communauté de socialisation et de mémoire, ce dernier raconte en effet une histoire qui n'est pas seulement développée à partir de la situation de conversation directe et individuelle, mais aussi déterminée par tous les récits qui lui ont été rapportés et desquels il a tiré ses connaissances à propos des modèles et des intrigues qui rendent racontable une histoire comme la sienne.

En d'autres termes : l'histoire situationnelle individuelle racontée est seulement une association au sein d'un tissu intertextuel beaucoup plus large et dans cette mesure contracte, à côté des exigences imminentes et uniques de la situation empirique du récit, également des modèles généraux et universels de perception et d'interprétation.

Par ailleurs, le narrateur ne doit pas impérativement être identique au sujet de l'histoire et peut raconter des situations qui lui sont étrangères comme s'il les avait vécues lui-même : et même en tant que narrateur authentique à la première personne, il se trouve à un moment du temps complètement différent de son histoire de vie et parle comme s'il était quelqu'un d'autre, celui qu'il était à ce moment-là. Dans tous les cas, il donne à son public une multitude d'instructions pour

---

<sup>25</sup> Maurice Halbwachs, *La mémoire collective* (1950), Chicoutimi, J.-M. Tremblay (éd.), version numérique, coll. « Les classiques de sciences sociales », consulté en format PDF à l'adresse : [http://classiques.ugac.ca/classiques/Halbwachs\\_maurice/memoire\\_collective/memoire\\_collective.pdf](http://classiques.ugac.ca/classiques/Halbwachs_maurice/memoire_collective/memoire_collective.pdf), p. 24.

<sup>26</sup> Hans Georg Gadamer, *Wahrheit und Methode. Grundzüge einer philosophischen Hermeneutik*, Tübingen, 1983, p. 345 [Hans Georg Gadamer, *Vérité et méthode. Les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*, Seuil (coll. « L'ordre philosophique »), 533 p.]

<sup>27</sup> Les réflexions suivantes essaient d'appliquer quelques réflexions sur la théorie des textes d'Umberto Eco à la situation de communication directe et aux récits produits conjointement à celle-ci. Cf. Umberto Eco, *Lector in fabula. Le rôle du lecteur ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*, traduction par Myriam Bouzaher, Grasset, 1979, 315 p. ; Umberto Eco, *Six promenades dans les bois du roman et d'ailleurs*, traduction par Myriam Bouzaher, Grasset, 1996.

l'aiguiller dans son écoute (« Tu dois te l'imaginer comme cela » ; « Puisqu'à l'époque j'étais encore » ; « On n'y pense pas tellement » ; « Je dis [...] et il dit » ; etc.). Ce type de stratégies textuelles suppose, à côté de l'auditeur empirique, également un auditeur modèle ; ce qui est particulièrement frappant dans la conversation intergénérationnelle. Auquel cas, ce n'est pas seulement une personne plus âgée concrète qui raconte quelque chose à une personne plus jeune concrète, mais des membres de collectivités différenciées en fonction des générations, c'est-à-dire des membres appartenant à différentes communautés de mémoire qui parlent ensemble. De manière plus générale et plus métaphorique, on peut dire que tous les narrateurs sont accompagnés des chœurs de leurs différents « groupes-nous », et que ceux-ci participent aussi bien à la définition du cadre de la narration qu'à celui de l'écoute.

Parallèlement, il existe également un « contrat fictionnel » dans la communication directe : si l'on entre dans un récit, il convient de tenir pour véritables les données présentées et les personnes en action qui entrent dans le cadre de l'histoire. Ce contrat peut être facilement rompu (« Je n'ai pas compris cela »), mais peut tout aussi facilement être rétabli (« Ah bon »). Dans ce dernier cas, des conventions sociales interviennent afin de maintenir une relation de communication.

Par ailleurs, une supposition d'authenticité joue un rôle prépondérant dans l'acte de la narration et de l'écoute : l'auditeur présuppose le caractère réel des événements rapportés, il peut les remettre en cause par après, mais doit impérativement supposer leur authenticité pour pouvoir comprendre l'histoire. Un dernier aspect revêt une importance capitale pour la fabrication du passé dans la conversation : le récit doit offrir de l'espace pour l'appropriation active du public, c'est-à-dire qu'il doit comporter des vides et des lacunes que l'auditeur peut compléter à l'aide d'éléments issus de sa propre imagination et de fragments puisés dans ses connaissances. C'est seulement à ce moment-là qu'il peut s'approprier l'histoire ; auquel cas, l'histoire étrangère devient effectivement une histoire personnelle, à savoir une nouvelle histoire. Nous espérons avoir démontré dans le premier chapitre que ce processus est un moment de déplacement central pour ce que nous appelons « transmission orale ».

À présent, nous devons encore répondre à la question suivante : au moyen de quel matériel l'auditeur complète et s'approprie l'histoire contée ? À ce sujet, nos interviews ont également fourni des indices variés. Ainsi, il s'est révélé que ce ne sont pas seulement les membres de la génération des témoins de l'époque qui complètent leurs récits biographiques à l'aide des supports les plus variés : films, romans ou récits d'autres personnes ; les enfants et petits-enfants transforment également des images et scénarios médiatiques préfabriqués pour s'imaginer et s'approprier les récits de leurs parents ou grands-parents. En effet, il est apparu très clairement que la forme de l'histoire rapportée devient de plus en plus riche et plastique à mesure que les modèles cinématographiques, invoqués pour l'illustration des récits contés, sont sans équivoque et impressionnants. Il existe même des cas dans lesquels, sont décrites les sensations d'oppression corporelle et d'odeurs désagréables (comme dans le récit de Monsieur Schmitt sur les expériences de son père dans la guerre de sous-marins).

Un autre phénomène à citer dans ce contexte est que la variation du cadre est probablement très liée à la diffusion d'images toujours semblables du « Troisième Reich », de la guerre d'anéantissement et de la Shoah. Le fait que les témoins de l'époque appartenant à la communauté des coupables se servent de formes de représentations issues de l'univers imagé et associé à la Shoah pour illustrer et appuyer leur propre peine, est certainement très lié à l'iconicité de certains documents imagés. Ces derniers se sont affranchis de leur relation à une formation historique et sociale et sont devenus une composante fondée de la mémoire sociale imagée. « En effet, ils fonctionnent singulièrement de manière intemporelle et sans rapport à l'espace. Ils sont valables pour les crimes nazis en général, pour une "image", une représentation du système des camps de concentration et d'extermination [...]. Ils forment un "il était une fois" horrible, silencieux et incompréhensible<sup>28</sup> ».

---

<sup>28</sup> Cornelia Brink, *Ikonen der Vernichtung. Öffentlicher Gebrauch von Fotografien aus nationalsozialistischen Konzentrationslagern nach 1945*, Berlin, Akademie Verlag, 1998, p. 10.

Ce sont justement ce genre d'images de l'horreur relevant de situations ou de l'histoire, qui sont inscrites dans l'espace imagé fictif de la situation de narration, lorsque les témoins de l'époque parlent de leur « transport en wagons de marchandises », de l'« évacuation des cadavres sur des camions », des « coups de crosse des sentinelles », grâce auxquelles, dans un état de fatigue totale, ils sont valorisés. Ces images créent la possibilité d'une visualisation imaginaire du récit et génèrent ainsi une empathie involontaire, même dans des contextes qui dans d'autres circonstances évoqueraient plutôt du scepticisme. Ceci prouve une fois de plus que dans le processus de transmission orale du passé, la dimension émotionnelle de la transmission et de la représentation imagée joue un rôle plus important que les connaissances représentées cognitivement. Ces dernières semblent en grande partie être dispensées de l'effort actif de comprendre les histoires contées et de compléter leurs lacunes.

Et ces lacunes sont, comme nous l'avons démontré, nombreuses. Ce sont justement les histoires dans lesquelles tous les éléments sont incertains – époque, lieu, personnages en action, rapports de cause à effet, etc. – qui ouvrent un large espace pour la remise en scène imaginaire des expériences racontées par les parents ou les grands-parents et offre parallèlement la plus grande flexibilité pour garantir l'unité factice de la mémoire familiale. Là où rien n'est rapporté de façon concrète, là où l'on parle avec des « vides », le potentiel de connivence est le plus considérable. Mais cet espace vide possède un plancher qui se forme par les obligations de loyauté des membres de la famille, et possède des murs qui sont les évidences incontestables sur lesquelles se fondent toutes les personnes concernées : les narrateurs sont des « personnes gentilles », les situations dans lesquelles celles-ci se trouvent « épouvantables » et « dangereuses » ; les « Russes » sont « méchants », les « Américains gentils », les « nazis » toujours les autres, etc.

Autrement dit, l'espace vide est défini par l'indication conventionnelle et sociale de l'interprétation et du classement du vécu et du rapporté : par les topoï et les modèles d'interprétation où ce sont particulièrement ces derniers qui fonctionnent non seulement sous la forme d'indicateurs du contenu, mais également en tant que modes universels de perception, d'attribution et de classement. C'est-à-dire que dans le processus social de la transmission orale, il ne s'agit pas uniquement de la transmission d'éléments de décor de narration, qui peuvent être et sont combinés de différentes manières, mais aussi et toujours, de la structure organisationnelle de ces combinaisons, qui détermine au préalable quels rôles peuvent endosser quels acteurs et de quelle manière il faut évaluer le vécu de ceux-ci. Voilà pourquoi, c'est souvent la dimension émotionnelle, qui forme le ton d'ambiance du récit, qui est transmise alors que le contenu – les circonstances situationnelles, les causalités, les actions, etc. – est transformé librement en fonction de ce qui « fait » le plus « sens » aux oreilles de l'auditeur et du rapporteur.

Dans le cadre de notre étude, nous pouvons affirmer que le processus de transmission orale communicative de l'histoire se déroule selon le principe du montage, en d'autres termes que les éléments de décor de narration et les images les plus variés sont assemblés selon des références temporelles historiques et subjectives différentes. Cette complémentarité et ce montage constants rendent le récit vivant. Et, nous pouvons ainsi revenir à la constatation selon laquelle la mémoire des familles et d'autres communautés de mémoire ne se construit pas suivant un catalogue de portions de mémoires limité et établi, mais qu'au contraire, ce dernier est constamment sujet à une réécriture qui s'actualise dans le processus du « *conversational remembering* ».

## Passé vivant

La mémoire d'une communauté de souvenirs est liée à un acte répétitif du « souvenir de soi » commun<sup>29</sup> et l'unité factice de cette mémoire réside dans la continuité de la pratique sociale du souvenir de soi commun. Ce que Paul Ricœur a retenu à propos du récit individuel vaut également pour la pratique sociale de la réalisation des moments révolus : à savoir que la pratique serait décrite de manière tout à fait insuffisante si on la considérait seulement comme une suite d'épisodes. Parce que chaque situation de remémoration dispose d'une « dimension configurative », dans laquelle les actes de communication – histoires, complémentations, commentaires, questions – sont ordonnés, en fonction des conventions de récit, d'attentes de plausibilité et de causalité, etc., de telle manière qu'une histoire sensée apparaisse à chaque personne concernée. (Histoire qui, en regardant de plus près, se décline en autant de versions qu'il y a de personnes qui participent à la conversation.)

Par ailleurs, ce que Donald Polkinghorne avait à l'esprit lorsqu'il affirma que l'identité est à comprendre comme « *a configuring of personale vents into a historical unity which includes not only what one has been but also anticipations of what one will be* »<sup>30</sup> vaut aussi pour le groupe. Le processus social de l'élaboration du passé évolue dans les trois instances temporelles – dans le passé, qui est raconté ; dans le présent, dans lequel le groupe-nous commet son passé ; et le futur, vers lequel est orientée la cohérence du groupe. Ainsi cette cohérence existera toujours au-delà de cette situation de remémoration et au-delà de celle qui suit, ou dans le sens inverse, à l'avenir elle sera comme cela, parce qu'elle est comme cela maintenant et qu'elle a toujours été comme cela. Ne pas procéder à une situation de réalisation équivaut à une situation précédente : entre temps, de l'eau a coulé sous les ponts. Il se peut donc que quelqu'un soit décédé, ou que quelqu'un se soit ajouté, il se peut également que de nouveaux aspects, issus des discours sur le passé dominant dans la société, aient immigré dans la situation de réalisation. En tout cas, toutes les personnes concernées partent d'un repère différent pour entrer dans la conversation commune.

Par conséquent, le passé se transforme aussi nécessairement – la manière dont il est élaboré –, étant donné qu'il apparaît désormais plutôt dans le cadre d'une nouvelle figuration. Et à ce propos, la même chose vaut pour la communauté de mémoire que pour l'individu se remémorant : se souvenir va toujours de pair avec une réinscription (Wolf Singer). Ce qui doit subsister dans le souvenir nécessite une consolidation par une remémoration et une perception répétées de la même expérience (ou ce que l'on considère comme telle)<sup>31</sup>.

Mais cela entraîne des conséquences considérables pour juger de l'authenticité des souvenirs. Car avec un nouveau processus de consolidation, le contexte dans lequel se trouve le souvenir est également « récrit et rattaché au nouveau souvenir. Il n'est dès lors pas à exclure que l'ancien souvenir soit enchâssé dans de nouveaux cadres et donc transformé activement<sup>32</sup>. » C'est exactement cela qui se déroule dans la situation de représentation en famille : une activité paradoxale pendant laquelle les histoires, en apparence similaires, mais qui ont déjà subi une transformation, sont racontées de telles manières à apparaître comme anciennes et c'est justement pour cette raison qu'elles peuvent se rapporter à l'unité factice – pourtant désormais transformée de son côté – de la mémoire familiale. C'est ainsi que s'explique la transformation permanente de la mémoire non seulement individuelle, mais également collective, ainsi que le réglage minutieux

---

<sup>29</sup> Angela Keppler, *Tischgespräche. Über Formen kommunikativer Vergemeinschaftung am Beispiel der Konversation in Familien*, Suhrkamp

<sup>30</sup> Donald Polkinghorne, *Narrative knowing and the human sciences*, Albany et New York, 1988, p. 150.

<sup>31</sup> L'engramme, la trace de mémoire dans le cerveau, se transforme par une consolidation répétée. Cela signifie « que les engrammes ne sont plus identiques, à la suite d'une remémoration répétée, à ceux laissés par la première procédure d'étude. Ce sont les nouvelles traces, qui (...) sont réécrites lors de la remémoration. » Wolf Singer, « Wahrnehmen, Erinnern, Vergessen. Über Nutzen und Vorteil der Hirnforschung für die Geschichtswissenschaft : Eröffnungsvortrag des 43. Deutschen Historikertages in Frankfurt am Main », in *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 29/09/2000, p. 10.

<sup>32</sup> *Ibid.*

visible et constant des protocoles de conversation de la mémoire familiale, qui transforme lui aussi, de manière nuancée, le souvenir de chaque membre. Dans ce sens, personne ne sort de la situation avec la même fiction implicite de la mémoire collective avec laquelle il est arrivé. Mais c'est justement cela qui garantit le fait que la mémoire du groupe reste cohérente et que le groupe reste groupe.

Nous avons tenté de démontrer, en nous appuyant sur le cas de la famille Meier, ce qui arrive quand l'unité factice de la mémoire familiale est menacée parce qu'un membre de la communauté de souvenirs, dans ce cas précis l'arrière-grand-père, se révèle de façon posthume comme quelqu'un à qui de « faux » souvenirs ont été attribués. L'adaptation à la nouvelle situation s'avéra difficile, particulièrement pour la génération de ses petits-enfants. Elle l'avait connu à une autre époque que ses enfants et l'étroite relation générationnelle, libre de conflits de succession, entre grands-parents et petits-enfants déclencha un ébranlement plus violent des images et des représentations qu'auprès de la génération des enfants. Mais même cela entrera dans la mémoire familiale des Meier en tant que nouvel élément : à l'avenir, l'arrière-grand-père sera remémoré à la lumière de sa « chronique » retrouvée à titre posthume qui a sensiblement transformé l'idée que se faisaient de lui tous les membres de sa famille.

Le souvenir, on pourrait l'expliquer de cette manière, est toujours l'acte et le souvenir de son souvenir. C'est d'ailleurs ce qui différencie les contenus de la mémoire cognitive de ceux qui revêtent une signification émotive : une date historique comme 1848, qui est apprise en Allemagne sans charge affective comme l'année de l'échec de la révolution bourgeoise, ne change pas de signification quand elle est remémorée ; en revanche, une date comme le 9 novembre 1989, jour de la chute du mur, changera constamment de signification pour les personnes qui ont été mêlées de telles ou telles façons à l'événement – en fonction du contexte dans lequel l'événement sera considéré et remémoré par la suite.

Et à présent, il convient d'attirer l'attention sur le contexte de la situation de conversation dans laquelle les souvenirs sont actualisés : l'interview et les entretiens familiaux sont également des expériences vécues par les participants. Raconter des événements vécus personnellement est aussi une expérience personnelle. Elle se déroule à un moment précis, à un endroit précis et implique des personnes précises. Elle peut à son tour être remémorée et racontée ultérieurement. S'il est exact que le souvenir est toujours l'acte et le souvenir de son souvenir, alors les interviews et les entretiens familiaux font, par rapport au vécu du nazisme et à sa transmission, eux aussi partie d'une histoire interactive vécue, et cette dernière influe sur la manière dont les personnes interviewées vont raconter leurs histoires à l'avenir. En effet, la transmission orale communicative de l'histoire est toujours une forme de vivification de l'histoire, qui dans ce processus ne subsiste jamais telle qu'elle était.

Le nazisme en tant que passé vivant.

– Et la Shoah ?

Nos interviews ont montré comment et de quelle manière le passé nazi vit dans la conscience et dans l'inconscience des Allemands. Il se perpétue sous la forme d'albums familiaux virtuels dans lesquels toutes les images et histoires sont recueillies, conformément aux versions sur lesquelles les membres de la famille se sont mis d'accord dans le processus esquissé de l'élaboration commune du passé. Celles-ci sont constamment modifiées dans ce processus du réglage minutieux communicatif qui garantit l'unité factice de la mémoire familiale.

Nous avons tenté d'expliquer que cette mémoire n'existe que dans son actualisation et que le passé est constamment récrit dans ce processus répétitif de vivification. C'est justement par l'exemple de l'héroïsation cumulative que nous pouvons décrire cela de façon satisfaisante, car on y retrouve un élément fondamental du *master-narrative* allemand traditionnel sur le nazisme lié à de nouveaux discours sur la Shoah. Il en ressort une interprétation du passé dans laquelle une théorie quotidienne

sur le passé nazi apparaît de plus en plus stable et même consolidée. La mémoire familiale semble étonnamment être en mesure d'incorporer à cette théorie du quotidien des discours publics sur la Shoah et sur les crimes de la Wehrmacht, axés sur le fait que les Allemands et les nazis appartenaient à deux groupes de personnes totalement différents, qui ne correspondaient que dans le cas pragmatique limite : quand nos témoins de l'époque ou leurs familles, parlant d'eux-mêmes, « étaient contraints d'adhérer » au parti, « étaient contraints de travailler » pour la Gestapo, « étaient contraints de faire » la guerre, « étaient contraints d'assister » à la persécution – et uniquement à celle-là – de la population juive. Ils n'ont pas agi de la sorte, contrairement aux « nazis », par conviction ou par plaisir, mais parce qu'« on » faisait ça à l'époque ou parce qu'on pouvait éviter pire de cette manière. Par ailleurs, dans le cadre de leurs fonctions, ils ont toujours essayé de se comporter comme de bonnes personnes : contrairement, à nouveau, aux « 150 % des nazis » qui, dans leurs récits, apparaissent comme des adversaires chroniques. Cet aspect majeur du *master-narrative* allemand sur le nazisme correspond étonnamment à l'image – révélée par les interviews – dressée par Saul K. Padover en tant qu'officier américain d'une unité de guerre psychologique en 1944 et 1945 dans l'Allemagne occupée.

« D'un point de vue psychologique, les Allemands veulent se soustraire à la punition et à la responsabilité morale en livrant un coupable au monde, qu'ils ont encore, il y a peu, adoré comme un demi-dieu. La majorité des Allemands admet avoir accepté la guerre en 1939 sans s'y opposer et avoir salué les victoires de 1940 avec grand enthousiasme. La guerre apporta prospérité et butin. Hitler fut vénéré comme un héros. Le choc traumatisant de Stalingrad consacra la rupture décisive. Dès que l'armée rouge enterra tout espoir de victoire de la Wehrmacht, on se détourna, certes passivement, d'Hitler et l'on commença à mettre en doute la sagesse de ses décisions (...). Dans cette tendance à se détourner du Führer, pourtant élu, et de confier le destin de la nation à d'autres personnes, on ne découvre guère le reflet des propres remords, aucune conscience que la guerre est abominable en soi, que les Allemands ont emprunté une mauvaise voie. Personne ne critiqua l'agression en tant que telle. C'est l'agression manquée qui fut critiquée. On reproche à Hitler d'avoir perdu la guerre et non de l'avoir commencée<sup>33</sup>. » Saul K. Padover se demanda quelles conséquences politiques les Allemands tireraient de la défaite prévisible, s'ils allaient coopérer avec les forces occupantes, si des groupes de résistance allaient se former, etc. Saul K. Padover, dont l'unité d'informations progressa avec la première armée vers l'Allemagne en passant par la France, le Luxembourg et la Belgique, interrogea des personnes appartenant à différents contextes fonctionnels, groupes d'âge et couches sociales, des hommes et des femmes, des filles et des garçons. De façon irritante, il en ressort que les déclarations de l'époque et les prises de position des Allemands en faveur d'Hitler, le nazisme et la Shoah se différencient, à certains égards, à peine de ce que les Allemands des années 1906 *sqq.*, désormais devenus ce qu'on appelle des témoins de l'époque, déclarent aujourd'hui : selon Saul K. Padover, il existait déjà à ce moment-là seulement un nombre infime de personnes qui se considéraient comme partisan du système nazi. L'unité d'information se trouve en majorité par rapport à des personnes, qui selon leur conception des choses, ont été peu ou prou contraintes d'adhérer au parti, en tout cas pour toutes sortes de raisons possibles et imaginables, sans être attachées au nazisme et évidemment sans jamais ne rien avoir à se reprocher. Toujours selon Saul K. Padover, ce qui caractérise ces « nazis-contraints » est l'absence de tout sentiment de culpabilité, mais en revanche une effarante tendance aux larmoiements, une inimitié raciste prononcée envers les Russes, les Polonais et les Européens de l'Est en général et une obséquiosité tout aussi prononcée envers les Américains.

Une telle conception se retrouve également, peu s'en faut, inchangée chez bon nombre de nos témoins de l'époque et est transmise dans les conversations intergénérationnelles de cette même manière que dans le processus de l'héroïsation cumulative où certaines caractéristiques de cette conception sont ainsi consolidées et fixées : ainsi les sympathisants se transforment en résistants, les exécuteurs actifs de la politique nazie en esprits critiques qui se sont toujours opposés, les profiteurs en victimes du régime.

---

<sup>33</sup> Saul K. Padover, *Lügendetektor. Vernehmung im besiegten Deutschland 1944/1945*, Eichborn, 1999, p. 93 *sqq.*

En outre, savoir que le nazisme était un système criminel, qui a fait des millions de victimes, suscite le besoin dans les générations successives de construire un passé dans lequel leurs propres parents endossaient un rôle sans lien aucun avec les crimes. Ce besoin déploie son efficacité jusqu'à la conséquence irritante que les meurtres rapportés dans les entretiens familiaux ne semblent pas avoir été « entendus » par les personnes présentes ; il n'en reste en tout cas aucune trace dans les interviews individuelles.

Toutefois, dans notre échantillonnage se trouvent deux cas dans lesquels des témoins de l'époque s'expriment ouvertement à propos de meurtres qu'ils ont eux-mêmes commis. Cependant, cette partie semble avoir été seulement retenue par la bande d'enregistrement et non par la mémoire familiale. Cependant, il convient également de préciser que dans le cadre des entretiens familiaux des aspects des récits, qui dans d'autres contextes mèneraient immédiatement à des questions critiques ou à ce que des personnes outrées quittent la pièce, ne sont pas pris en considération – à peu près au moment où le discours parle de voyeurisme (« Viens, viens, là-bas il y en a qui se font fusillés, on y va. »).

Ce qui apparaîtrait comme scandaleux dans d'autres contextes paraît normal dans l'entretien familial, en fonction de l'intrigue de l'histoire. Le même phénomène se vérifie dans les récits sur le travail forcé ou d'immigrés ou dans les descriptions qui situent clairement les narrateurs dans le camp des coupables. Par exemple, quand quelqu'un, d'un point de vue intime, qualifie de non solidaire le comportement des kapos du camp. Dans nos interviews, à de tels moments, nous ne posons pratiquement jamais de questions comme : « Qu'as-tu fait là-bas ? », « Comment es-tu arrivé là-bas ? », « Pourquoi ces personnes ont-elles été fusillées ? », etc. Les auditeurs suivent de plein gré la forme de narration immanente qui est centrée sur une autre intrigue, sur une autre morale de l'histoire.

Dans cette perspective, on trouve également l'emploi de topoï et de stéréotypes communs aux générations, qui outre la simplification de l'interprétation des contextes assurent avant tout un rôle d'explicitation. En effet, les topoï et les modèles d'interprétation ont une fonction d'orientation et de classement, ils fixent au préalable, au-delà du récit concret ou même des contextes historiques fondés, qui sont les bons et les méchants, et quelle est la bonne ou la mauvaise action. Les explicitations ont également lieu, comme déjà affirmé auparavant, dans les histoires d'héroïsation et de victimisation intergénérationnelles cumulées : les portions de l'histoire de référence des témoins de l'époque qui étaient peut-être encore contradictoires et obscures s'éclaircissent dans les versions des petits-enfants. Ainsi, un personnage indéterminé devient « le capitaine » ou « l'officier », des enfants indéfinis deviennent des enfants « qui ont été sauvés », des personnes qui ont refusé d'aider des *displaced persons* après la guerre deviennent des personnes qui ont « caché des Juifs » pendant le conflit.

Sans compter que des histoires racontées ensemble, peu importe leur propre réfutation, présentant des traits contradictoires peuvent de toute évidence apparaître comme plausibles dans les conversations. L'exemple le plus frappant tiré de notre matériel est qu'on ne savait rien des camps, mais qu'on était constamment menacé « de se faire interner dans un camp de concentration ». Nous trouvons des histoires truffées de contradictions évidentes dans lesquelles, en s'appuyant sur des exemples photographiques, on témoigne d'exécutions, mais en même temps il est précisé qu'on n'aurait jamais dû raconter ce genre de chose parce qu'on aurait été fusillé immédiatement ; ou d'autres histoires dans lesquelles on raconte, en même temps, qu'on échappait à un viol des Russes parce que des enfants étaient présents et que les Russes ne tenaient compte de rien quand ils voulaient violer quelqu'un, pas même des enfants.

Il serait totalement faux de prétendre que ce genre d'histoires contradictoires ne nous traverseraient jamais l'esprit, ni dans le rôle de l'auditeur, ni dans celui du narrateur : finalement, ce n'est pas la situation garante de la vérité de l'entretien familial en soi qui laisse apparaître comme plausibles des contradictions logiques et même des bêtises inouïes. Cette force garante de vérité du témoignage immédiat dépasse même largement le cadre de l'entretien familial, comme on peut le constater grâce aux réactions des personnes interrogées et aux prestations médiumniques éventuelles des témoins de l'époque. Dès qu'un témoin de l'époque raconte ses expériences, il semble être doté

d'un avantage d'authenticité qui pousse les personnes qui n'ont pas vécu de situations similaires à une compassion et une attention défensive et affirmative ; ce qui rend les questions critiques si pas impensables, du moins impertinentes.

Pour tous ces phénomènes, il est essentiel que nous assistions, dans nos entretiens, à des situations émotionnelles significatives et qui engendrent une implication émotive. Ce qui, comme expliqué auparavant, constitue une autre condition fondamentale pour ce qui est perçu, enregistré, conservé et consulté. Des processus émotifs de remémoration et de transmission sont tout autre chose que l'apprentissage de faits et l'acquisition de connaissances ; c'est pourquoi les certitudes transmises de manière orale et communicative et le savoir représenté de façon cognitive constituent des domaines du savoir historique distincts. Ces derniers peuvent, comme le révèlent nos entretiens, coexister de manière totalement indépendante ; toutefois, comme le montrent l'héroïsation et la victimisation cumulatives, ils peuvent également entrer en relation, ce qu'aucun didacticien de l'histoire n'aurait prévu.

Et nous en arrivons ainsi à la conclusion. La présente étude montre qu'un savoir du passé nazi est transmis oralement dans les familles allemandes. L'extermination des Juifs européens n'y apparaît qu'en tant qu'événement secondaire thématiquement incidemment, et ce, dans des exemples qui s'arrêtent, dans le temps, à la « nuit de cristal » et au « départ pour l'étranger » de camarades de classe juifs et de leur famille, mais qui n'évoquent pas l'expropriation, la déportation et l'extermination. Les « Juifs » ne réapparaissent dans les récits qu'en tant que rescapés et ensuite en règle générale, en tant que preuve principale de notre comportement et celui de nos familles, toujours correcte et serviable. La Shoah en soi n'existe dans nos interviews et nos entretiens familiaux généralement que sur demande – il a sa place dans l'univers cognitif de ce que l'on *connaît* de l'histoire et non dans les histoires familiales.

En d'autres termes : la Shoah n'occupe pas de place systématique dans la mémoire familiale allemande qui, selon notre thèse, constitue la source majeure de la connaissance historique. Son récit est le fruit d'une source externe formée de cours d'histoire, de travaux de commémoration, de documents et de films. Un tel type de *savoir* transmis constitue tout autre chose qu'une certitude évidente qu'on acquiert en tant que membre d'une communauté de mémoire à propos de son propre passé.

Par ailleurs, nous aimerions finalement attirer l'attention sur le fait que la mémoire familiale subsiste dans la continuité de sa réalisation ; aussi, le passé nazi subit un processus de vivification commémorative permanent. Que ce privilège ne revient ni à la Shoah et ni, par conséquent, à ses victimes trouve son explication en lui-même – le passé des Allemands juifs exterminés n'apparaît dans les familles allemandes non juives seulement en tant qu'histoire de leur disparition, pas même en tant qu'histoire des morts, et encore moins en tant qu'histoire vivante.

(traduit de l'allemand par Catherine Schommer)